

Les Cahiers des Dix



Deux disparus Léo-Paul Desrosiers et Léon Trépanier

Gérard Malchelosse

Number 32, 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079673ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079673ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malchelosse, G. (1967). Deux disparus : Léo-Paul Desrosiers et Léon Trépanier. *Les Cahiers des Dix*, (32), 7–11. <https://doi.org/10.7202/1079673ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LÉO-PAUL DESROSIERS

Il était du groupe des Dix depuis 1941. Jusqu'à sa mort, survenue discrètement, comme il avait vécu, le 20 avril 1967, il fut très assidu à ses activités historiques et à ses réunions mensuelles. On ne pouvait imaginer compagnon plus effacé, plus discret, moins prétentieux, moins ambitieux. Pourtant, n'était-il pas l'un des plus connus, des mieux vus dans la république des lettres canadiennes-françaises? La plupart des membres-fondateurs des Dix le connaissaient depuis l'époque où, tout jeune homme encore, et très timide comme il l'est resté toujours, il venait de se présenter à Mgr Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal, pour s'inscrire comme étudiant en droit, vers 1921. Appelé à remplacer Aegidius Fauteux comme bibliothécaire de la ville de Montréal, il lui succédait, le 27 septembre 1941, chez les Dix. La succession d'un homme comme Fauteux était lourde; Desrosiers sut la remplir et la maintenir avec érudition et grandeur. Aux Cahiers, où il a été l'un des collaborateurs les plus précieux, il a donné, de 1942 à 1967, vingt-cinq solides articles d'histoire.

Très tôt, Desrosiers s'est montré un romancier de premier ordre, d'abord avec un recueil de nouvelles intitulé Ames et Paysages (1922), qui obtint le prix d'Action intellectuelle, puis avec Nord-Sud (1931), qui lui mérita une médaille de l'Académie française, Le Livre des Mystères (1936), second recueil de nouvelles, Les Engagés du Grand-Portage (1398), roman de la traite des fourrures qui remporta un prix de la province de Québec, Les Opiniâtres (1941), Sources (1942), suivis plus tard par L'Ampoule d'or (1951), qui décrocha le prix Duvernay, Vous qui passez (1958), Les Angoisses et les tourments (1959), et Rafales sur les cîmes (1960).

Dans la littérature historique, il donna L'Accalmie, lord Durham au Canada (1937), Commencements (1939), Iroquoisie (1947), qui lui valut la médaille de la Société historique de Montréal, Les Dialogues de Marthe et de Marie, biographie de Marguerite Bourgeoys (1957), Dans le nid d'aiglons, la colombe, vie de Jeanne Le Ber, la recluse (1963), et Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve (1967), oeuvre posthume paru deux semaines à peine après le décès de l'auteur.

Desrosiers était né à Berthier le 11 avril 1896. Fils de cultivateur, il resta fidèle au terroir natal et y chercha son inspiration. Il fit ses études commerciales au collège de Berthier et ses études classiques au séminaire de Joliette, où il eut entr'autres comme professeur le Père Gustave Lamarche. Il suivit ensuite les cours de droit de l'Université de Montréal. Mais le journalisme l'attirait plus fortement que le Barreau. Après un bref stage au journal *Le Canada*, il passa au *Devoir* pour en devenir bientôt le correspondant parlementaire à Ottawa, poste qu'il occupa pendant huit ans. Il entra dans le fonctionnarisme comme traducteur, fin 1929, puis comme rédacteur des procès-verbaux de la Chambre des Communes. En 1941, il revenait à Montréal pour succéder à Fauteux comme conservateur de la Bibliothèque municipale. Sous sa direction, la bibliothèque connut un élan nouveau, un essor sans précédent; enrichissement considérable des livres, acquisition de la célèbre collection de *Canadiana* Whitton, de celle non moins importante d'*Aegidius Fauteux*, abolition du dépôt requis pour l'abonnement, développement des services, inauguration de la salle de lecture des enfants, installation de la cinémathèque, ouverture de neuf succursales pour adultes et enfants.

Onze années d'activités débordantes. Mais déjà Desrosiers songe à la retraite. En 1952, il démissionne pour se retirer et vivre modestement à sa villa de Saint-Sauveur-des-Monts. Là, enfin, dans le calme des Laurentides, il pourra se consacrer tout entier à ses études et à ses travaux — histoire et romans.

Il avait épousé, en 1923, Antoinette Tardif, mieux connue dans le monde des lettres sous le nom de plume de Michelle Le Normand laquelle mourut subitement à Saint-Sauveur-des-Monts, en 1964.

Il écrivait correctement, avec ~~grand~~ soin. Il fut un grand artisan de nos lettres. Il laisse une oeuvre littéraire imposante. Dans de rares cercles restreints, fermés, chez les Dix, à l'Académie canadienne-française, à l'Institut d'Histoire du chanoine Groulx, il s'ouvrait assez volontiers à la causerie, à l'amitié, mais seulement avec des amis de son choix. Le grand public ne sut jamais beaucoup de lui. C'est que Desrosiers n'était pas de ceux que l'on voit à la télévision, que l'on entend à la radio, qui fréquentent les congrès, les

colloques, les lancements de livres, les réunions mondaines. Il a rarement parlé en public; la conférence n'était pas son fait.

A cet ami très cher, disparu trop tôt, les Dix apportent leur témoignage d'admiration, d'amitié, de fidélité à son souvenir.

✓ LÉON TRÉPANIÉ

Encore un bon collègue, une figure pittoresque, qui s'en est allé soudainement avec la chute des premières feuilles de l'automne, le 19 septembre 1967.

Certaines personnes semblent nées pour ne jamais mourir. Tel était Léon Trépanier qui, jusqu'à l'âge de 86 ans, a conservé une jeunesse, une fougue et un optimisme vraiment exceptionnels. Cet homme n'a jamais pensé qu'il vieillissait, n'a même jamais réfléchi qu'à chaque anniversaire, un an de plus pesait sur ses épaules musclées.

Heureusement, il n'a pas vu venir la mort. Il a rendu son dernier soupir paisiblement, durant son sommeil, sans secousses, sans résistance. Encore plein de vie la veille, il méritait que la Providence lui réserve une fin sans complication et sans ennui. Sans doute avait-il désiré, dans ses moments de réflexion, qu'il en soit ainsi.

C'est une longue et fructueuse carrière que la sienne. Quel domaine n'a-t-il pas touché ou effleuré? Nous ne pouvons ici que résumer bien succinctement une vie aussi pleine, que nous pourrions imparfaitement classer en trois catégories principales: journalisme, politique municipale, histoire.

Né à Québec le 29 juin 1881, c'est à l'Université d'Ottawa qu'il fit ses études classiques. Il eut comme professeur le Père Louis Le Jeune, le futur auteur du Dictionnaire général du Canada, qui lui inculqua le goût de l'histoire. Transplanté en 1901 dans la métropole, Trépanier ne la quittera plus et c'est le début de sa brillante carrière. Il aspire à devenir avocat, mais il opte pour le journalisme, qui convient mieux à son tempérament, à son besoin d'activité et d'imprévu. Après des stages à divers journaux, il est de la première équipe du Devoir en 1910. Il y remplace bientôt

comme chef des nouvelles Montarville Boucher de la Bruère (un autre membre des Dix) qui passe aux Archives publiques d'Ottawa.

En 1914, Trépanier accepte un poste de secrétaire au commissariat des finances de la ville de Montréal. Trois ans plus tard, il entre à La Patrie et agit comme secrétaire-conjoint pour le Québec des deux emprunts de la Victoire (1917 et 1918). En 1919 il est désigné par la Canadian Press pour représenter la presse française du Canada à la conférence de la paix à Paris et à Versailles. Revenu au pays, il se dévoue sans compter au sein de divers organismes, tant est grand son besoin d'activité. Nommé secrétaire de la commission formée par le gouvernement provincial pour faire l'étude d'un nouveau mode d'administration pour Montréal, il prend goût à la politique municipale et devient l'échevin légendaire, inamovible et indélogeable du quartier Lafontaine. Pourquoi n'a-t-il pas écrit l'histoire pittoresque des électeurs de son quartier? Il la racontait si bien, au cours de conversations intimes! Que d'anecdotes savoureuses a-t-il évoquées à ce sujet!

Puis voici que, aiguillonné par de nombreux amis, il vise la mairie. Il est candidat en 1940 contre un autre personnage pittoresque, mais dans un autre domaine: Adhémar Raynault. Trépanier est battu par quelques centaines de voix. Déjà il s'était révélé organisateur énergique et plein de ressources. Outre qu'il a, en marge de sa carrière municipale, participé à de nombreuses manifestations nationales et patriotiques, il a animé avec un succès complet les fêtes du tricentenaire de la ville de Trois-Rivières en 1934. Sa réputation lui valut de remplir le même rôle lors du centenaire de Sherbrooke en 1937, celui du centenaire du Saguenay l'année suivante et le 150e anniversaire de la fondation de Hull en 1950. Entre temps, il avait été chargé de la préparation des fêtes du troisième centenaire de Montréal en 1942. Son élan fut toutefois freiné par l'ampleur de la seconde guerre mondiale et le manque d'ardeur du gouvernement fédéral à participer financièrement à cette entreprise.

Délaissant la politique et la vie publique, Trépanier retourne au journalisme, qu'en réalité il n'avait jamais beaucoup délaissé. Puis ce sera de 1960 à 1964 sa tribune radiophonique "On veut savoir" au poste CKAC, où il sut déployer, avec cette bonhomie

et ce charme qui lui étaient particuliers, ses vastes talents d'historien érudit. Plus que tout autre, avec cette chronique, il a popularisé l'histoire et l'a fait aimer du public.

Les nombreux éloges que les journaux lui décernèrent au lendemain de sa mort témoignent de la sympathie générale dont il était l'objet. Citons brièvement quelques textes significatifs. "Léon Trépanier, l'homme au sourire", écrit dans La Patrie Roland Barrette, qui ajoute: "Pas un sourire conventionnel, non; plutôt un sourire d'homme heureux, d'homme qui aime tout le monde, qui ne voit que le bon côté des choses..." Pendant ce temps, Paul Sauriol écrit dans Le Devoir: "Durant toute sa longue et brillante carrière, dans l'information comme dans la politique municipale et dans ses travaux sur notre histoire, Léon Trépanier a toujours fait preuve d'un profond attachement à la collectivité canadienne-française, d'un grand intérêt à son présent et à son avenir comme à son passé; ce fut un leitmotiv de son action, un ressort de son dynamisme, et c'est l'un des plus beaux hommages qu'on puisse lui rendre". Terminons ces quelques citations par un portrait bien brossé d'un collaborateur de Montréal-Matin: "Léon Trépanier, c'était le Canadien type, celui d'avant la Confédération. Il avait les deux pieds ancrés dans le terroir, des yeux qui avaient tout vu et une mémoire qui avait tout enregistré... Quel homme sympathique, disait-on. Les jeunes l'aimaient autant que les vieux, car il émanait de lui comme une espèce de sécurité joyeuse qu'il devait sans doute à la sagesse de sa vie".

Chez les Dix il avait succédé en 1954 à Maréchal Nantel. Il y fut accueilli d'emblée, avec enthousiasme, car il était déjà l'ami de tous. N'avait-il pas fait partie, avec plusieurs d'entre nous, de la légendaire confrérie gastronomique "La Fourchette joyeuse"? Il faudra du temps pour s'habituer à ne plus voir à nos réunions sa figure joviale, son rire franc et sonore, sa perpétuelle bonne humeur. Paraphrasant notre devise, je puis dire qu'il était pour nous tous un vrai "frère", dans toute la plénitude du mot.

Gérard Malchelosse
